

A PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE

Jean-Luc Nancy

A toi, Philippe, pour te saluer. A toi qui es parti, pour saluer ton départ. Pour te dire un adieu qui ne te promet aucun dieu, puisque tu es parti vers rien ou vers toi-même, à moins que ce ne soit vers nous – enfin tourné, retourné vers nous, forcément détourné des lointains vers lesquels tu ne t’en vas pas puisqu’ils ne sont pas. A toi qui es entré dans la seule présence pour toi douée de stabilité, dans la station et sur la stèle où tu déchiffrais l’immobilité dangereuse de ce qui se prétend identifié : la figure cernée, érigée. Entré dans l’inadmissible, disais-tu, de cette *stance* : l’étant transi, rien qu’étant, soustrait à l’infini d’être. Entré dans ce révoltant non-lieu d’être.

A toi qui as passé sur l’autre scène pour y jouer, retourné, le même rôle : l’impossible conformité au héros de soi-même, à ce héros que tout un chacun se doit d’accueillir en soi, comme soi, en place de soi, accueillant donc l’impossible.

A toi qui as accompli la seule révolution qui fût encore possible pour ton désir d’anarchie souveraine : celle de tes yeux révélsés, ne nous voyant plus et laissant couler des larmes. A toi qui as tenu l’engagement, le seul, auquel te vouait une force obscure, celui de retirer ton image dans ton ombre.

A toi qui voulais voir l’Ouvert, selon les mots de Hölderlin qu’il te fallait, pour cela même, réinventer. A toi qui ne voyais que clôtures et barrières, bornes intolérables, monde fini.

A toi qui voulais parler en maximes et en paroles, non pas en mots ni en propos. Qui parlait en *muthoi*, non pas en *logoi*. Qui tissais et tournais les *logoi* pour les faire *muthoi*. Non pas des mythes, non pas des légendes peuplées de figures surhumaines, mais au contraire ces *muthoi* que sont les paroles lancées, proférées, adressées. Ces paroles dont l’héroïsme est la prononciation.

Tu nommais cela « courage de la poésie ». C’était encore une parole de ton héros, de ce héros presque sans figure, sans visage ni stature et retiré dans la tour de sa folie – celui qui se signait pour finir du nom dansant de Scardanelli. Celui qui savait l’évidence du ciel au dessus de nous.

La folie – Philippe tu la regardais dans les yeux. Dans ses yeux égarés tu regardais, tu scrutais l’approche de l’autre scène. Tu as toujours dit que tu devinait dans leur folie à tous – Rousseau, Hölderlin, Nerval, Nietzsche, Artaud – la subtile simulation de ceux qui parmi nous jouent l’autre scène. C’était ton paradoxe du comédien : plus il tient le vrai à distance, plus il côtoie la vérité, l’intraitable, l’innommable, la défigurée et défigurante.

Ainsi tu te composais le personnage de ta propre fable héroïque, l’acteur qui incarnait ce qui ne se peut représenter ni incorporer : la parole, en effet, non pas la formée et signifiante, mais la formante, l’incantatoire, la bégayante même. La poétique, oui, mais sans poésie, sans *poiësis* : non productrice d’ouvrages poétiques, mais mimétique seulement de l’inimitable balbutiement infantin.

C'est l'enfant que tu désirais, l'enfant que tu semblais n'avoir jamais été. Tu jouais en effet si bien et si assidument que tu avais déjà depuis longtemps eu l'âge de l'autorité et de l'expérience acquise. Tu avais toujours déjà l'âge que plus rien ne peut surprendre.

Cela me surprenait toujours à nouveau. Tu ne cessais d'étendre plus amont tes certitudes. Peut-être pensais-tu vraiment que tu savais ce qui est à savoir. Peut-être pensais-tu qu'en jouant ce rôle tu devais savoir, puisque ce qui est à savoir n'est rien d'autre que le jeu de la vérité : puisqu'elle n'est pas, puisqu'elle n'est rien d'étant, elle se joue vraiment – elle est vraiment en jeu – en se dérochant au cœur et au principe de toute représentation (de toute pensée, de tout art).

On ne passe pas derrière la représentation, tu y insistais farouchement, avec violence même, indigné qu'on puisse prétendre à une présence autre que la mort froide, innommable et inacceptable. C'est la représentation, c'est son jeu qui nous enseigne que la présence s'éloigne toujours plus loin, infiniment loin.

Ce que ta révolte permanente accusait, ce grondement fâché toujours prêt à retentir, c'était tout ce qui croit ou prétend croire à la présence. La figure, disais-tu, la figure en général : celle du pouvoir ou celle de l'art, celle de l'homme ou celle du Dieu infigurable. La figure, ou l'identité avérée, cernée, identifiée. Cela que tu pensais, non sans quelques raisons, menacer non seulement chez Heidegger mais en vérité dans toute pensée, même la plus haute, justement à la mesure de sa hauteur – de son manque à se laisser défaillir. (Reconnaissant pourtant que défaillir, pour finir, manque à son devoir.)

Ne rien figurer, ne rien se figurer. Tu écoutais la musique, celle dont la résonance emporte l'écoute vers les fréquences inaudibles, celle qui ouvre des lointains et les garde lointains, les rapprochant de nous seulement pour aggraver leur distance irréparable. C'est ainsi que tu voyais l'ouvert : écoutant seul, fermé, voyant alors ou entendant s'ouvrir ce que tu nommais – autre mot de H - la *césure*. L'interruption, le suspens, la scansion, le silence, le blanc – le négatif non pas en trou noir mais en rythme.

Le rythme, et par conséquent la phrase. *Phrase*, c'est ton titre, c'est ta parole, c'est ton souffle. La phrase : non le sens, non le but ni l'orientation, mais la sensibilité de l'errance. La césure, la pause qui ouvre la cadence, la main du batteur levée loin de la caisse claire, l'archet soudain retenu sur la corde, la possibilité de la musique. C'est-à-dire du très peu de présentation qui nous échoit.

Un jour il m'est venu d'user du mot de *syncope*, et tu l'aimais aussi. C'est par là sans doute que nous touchions le mieux l'un à l'autre et que nous fut donnée la possibilité d'un singulier, très mal identifiable partage des vies et les pensées. Entre nous, oui, un suspens, une retenue de présence, des signes nombreux et forts échangés d'une rive à l'autre, et la traversée toujours nécessairement différée. Mais la différence – mémoire entre nous de ce mot de Jacques et de Jacques lui-même – la différence de l'un à l'autre diffère peu, en fin de compte, de la différence à soi-même.

Aujourd'hui la différence infinie est finie ; la césure s'éternise, la syncope reste ouverte. Ce n'est pas sans beauté, malgré tout, tu le sais : c'est même ton savoir le plus intime.

Philippe Lacoue-Labarthe

Jean-Luc Nancy

L'un et l'autre en Alsace par des hasards divers, ils furent l'un à l'autre présentés par un Alsacien qui forma le dessein de les acclimater et de leur faire prendre souche. Son plan réussit à merveille. Sans hostilité à l'Alsace, mais sans raison positive de vraiment s'installer là où ils découvraient que « l'Intérieur » était distinct de cette très singulière province - qualifiée de « marches de l'Est » par un inspecteur général de l'Education Nationale - chacun d'eux ne pouvait que penser prendre tôt ou tard une autre destination. Lorsque Lucien Braun, car c'était lui, provoqua leur rencontre, il ne fallut qu'une soirée – sans doute bien orchestrée par l'hôte dans ce but – pour leur faire venir la pensée qu'ensemble ils pourraient trouver avantage à demeurer quelque temps. Ils ignoraient qu'ils y passeraient toute leur vie – tout au moins universitaire (mais celui qui signe ici, quarante ans plus tard, n'est pas encore près de repasser la ligne des Vosges).

Ce que Lucien Braun provoquait, une singulière conjonction d'intérêts, de dispositions le permettait. Sans connaissance préalable l'un de l'autre, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy surent très vite qu'ils pouvaient partager ce que jamais ils n'auraient nommé un « projet » et qui pourtant ne se réduisait pas à une conjoncture. Sans doute, ils étaient tous les deux loin de leurs lieux d'études, sans que ces lieux fussent pour autant – il s'en faut – des terroirs. Ils ne pensaient pas en termes de régions, ils ne se sentaient ni chez eux, ni déplacés. Ils réagissaient plutôt en termes d'époque : ils partageaient une même attention au mouvement alors naissant qui déplaçait les assises de ce qu'avait été leur formation même, la culture classique d'une philosophie scandée en grandes périodes et en options ou écoles plus ou moins pérennes. Ils venaient de lire les premiers ouvrages de Derrida ou de Deleuze et de Foucault. Ils avaient perçu les ondes encore mal identifiées qui provenaient de Heidegger, et ils n'étaient ni l'un ni l'autre très sensibles à Sartre, c'est-à-dire au dernier état d'une pensée de l'histoire. Ils ressentaient au contraire comme une nécessité neuve l'exigence d'interroger la philosophie non sur ses « conceptions » mais sur son exposition, sur la tenue de son discours, sur son écriture. En un mot, ils passaient avec toute l'époque de la signification vers la signifiance.

Rien de formel ni de « linguistique » là-dedans, mais la possibilité de sortir des visions ou des conceptions du monde dont l'histoire de l'Europe depuis 1940 – leur naissance - mettait en œuvre la déconcertation, voire la décomposition. De manière parallèle et connexe, ils ressentaient, dans des sensibilités pourtant différentes, l'insatisfaction d'une politique qui, passé le cap français de la décolonisation (depuis 1962) ne leur semblait plus offrir, là encore, de « conception » directrice.

Autant dire qu'ils étaient mûrs, sans le savoir, pour le soulèvement de 68. Strasbourg leur offrit la chance d'en vivre la version sans doute la plus proche de l'esprit situationniste qui avait soufflé dans cette ville depuis quelques années déjà (privilège d'extraterritorialité ? de marginalité ?). Plus qu'ailleurs, sans doute, l'enjeu strasbourgeois fut bien moins de contestation guidée par une perspective (réformes, transformations, plus ou moins « radicales ».) que de mise en suspens des idées mêmes de « politique » ou de « révolution ». Mieux qu'ailleurs peut-être, on touchait sans bien le savoir à ceci, qu'il s'agissait plus d'un tremblement de civilisation que d'une crise de société.

Grâce à Lucien Braun encore, ils firent la rentrée 1968 à l'Université sous le signe d'une extraordinaire inventivité. Loin des lourdes réformes qui se mettaient en place, ils purent combiner la reprise d'un travail plus sérieux que jamais – au milieu d'étudiants enfiévrés de pensées nouvelles – et

l'effervescence des expériences collectives. Séminaire et groupe de travail furent vite sur pieds, on bricolait avec des moyens de fortune, et dès 69 ils pouvaient organiser un colloque – sur la rhétorique, ce qui voulait dire : non sur le sens, mais sur la tenue du discours – auquel un concours de circonstances personnelles leur permettait d'inviter ensemble Genette, Derrida et Lyotard.

Dans le même temps, leurs vies personnelles et familiales entraient dans une symbiose inédite qui les menait à habiter ensemble, dès 1970, rue Charles Grad, près de la place de Bordeaux. Il y eut là comme une utopie, une « communauté », moins une Thébaïde en vérité qu'un laboratoire, une expérimentation. L'Université et la ville communiquaient dans un climat d'excitation, de curiosité, d'invention qui passait par le TNS, par la peinture, et pour nos deux compagnons par un « Groupe de Recherches sur les Théories du Signe et du Texte » dont le sigle encombrant abrégé en GRTST allait pour dix ans servir de repère à une activité incessante. Toutes les disciplines s'y croisaient, et les réunions régulières mobilisaient une activité intense, tant de Strasbourgeois de plusieurs provenances (hors de l'Université, le théâtre, la psychanalyse, l'enseignement, et au-delà) que d'invités comme Roland Barthes (celui-ci déclara un jour qu'il transporterait volontiers son séminaire à Strasbourg), Roger Laporte, Jacques Derrida – dont Strasbourg deviendrait, jusqu'en 2005, la ville française la plus visitée – Jean-François Lyotard, Emmanuel Levinas et bien d'autres.

Lacoue-Labarthe – puisque c'est de lui que nous faisons mémoire – allumait partout le feu littéraire (cependant que Nancy s'employait aux concepts). C'est-à-dire qu'il n'avait de cesse d'interroger l'éthique du langage : à quelles conditions parle-t-on vrai ? (plutôt que : comment produire du sens ?). Sa réponse était qu'on parle vrai pour autant qu'on ne prétend pas faire parler des arrière-mondes garnis de vérités d'au-delà mais qu'on s'expose au contraire sans biaiser à la profondeur de la nuit qui nous entoure. Aucune incursion dans le « spirituel » – un mot, une pensée qu'il abhorrait – mais au contraire, si l'« esprit » est souffle, un souffle coupé, suspendu, et le courage de se tenir dans ce suspens. *Alles schwebt – tout est en suspens* -, il aimait répéter cette parole si caractéristique de la culture allemande, longtemps avant Goethe et après lui. La certitude qu'il n'y a rien d'autre que notre fragile suspens dans un vide insoutenable commandait pour lui la nécessité de la littérature – et plus précisément de la poésie – en tant qu'exigence plus haute et plus sévère que celle de la philosophie, toujours capable de se faire croire à une possible réponse ou à une issue. C'est ainsi qu'il était philosophe : contre la philosophie.

De manière générale, il était *contre* : la même certitude commandait ses fureurs antireligieuses, antimétaphysiques, anarchisantes ou conseillistes (il ne cessait de faire à nouveau l'éloge des conseils, et lorsque JLN lui représentait le caractère toujours éphémère qu'ils ont eu dans l'histoire il protestait contre l'indignité des forces qui les avaient écrasés). De cette véhémence morale (où ressurgissait chez cet athée farouche un calvinisme maternel) autant que politique et esthétique s'engendra très tôt un rapport d'une forte ambivalence avec Heidegger, dont il avait – comme JLN et avec Derrida, Foucault ou Lacan – reconnu l'importance cardinale dans le tournant de la pensée après l'âge des « conceptions du monde ». A travers l'implication de Heidegger dans le national-socialisme il discernait le désir, non pas nazi mais « archifasciste », disait-il, de refonder une dimension spirituelle, religieuse ou sacrée. Mais comme en même temps il reconnaissait dans Hölderlin le poète-penseur de la « césure », c'est-à-dire de l'interruption et là encore du suspens entre l'homme et le dieu, il lui fallait soustraire le poète à son appropriation heideggerienne. C'est à quoi le plus continûment il s'est efforcé par la suite. Il ne pouvait toutefois ignorer que Hölderlin lui venait aussi par Heidegger, de même que la nécessité du « dangereux voisinage » entre philosophie et poésie. Dans son rapport à l'un et à l'autre, comme dans son rapport à la

littérature et à l'art en général, se jouait un rapport difficile à lui-même, un affrontement de ses propres démons, avec une douleur intime et ancienne.

L'ambivalence n'était pas absente non plus du rapport entre PhLL et JLN, puisque que ce rapport rassemblait en lui le dangereux voisinage de philosophie et poésie, de posture révolutionnaire et de disposition réformiste, d'anarchisme et de négociation institutionnelle, etc. En un sens, tout aurait dû tourner à une incompatibilité qui n'eût as été seulement d'humeur. S'il n'en fut rien – sans que, pour autant, des tensions fussent absentes – c'est parce que chacun sut très tôt que la proximité était très grande au sein de cette opposition. Très exactement, est-il permis de dire, la proximité de la philosophie et de la poésie : elles se touchent là où leur vérité est la même, étant la vérité innommable. Ce que la première veut penser par-delà le langage, la seconde veut le dire dans le langage mis en suspens.

Mais ce qui rendit possible l'association, sur le fond de cette proximité, jusqu'au point où l'écriture d'une part, l'enseignement de l'autre purent devenir communs, cela fut donné par la grâce contingente des circonstances. 68 brassait tout, les formes de vie comme les pensées, les schèmes politiques et les représentations sociales, sexuelles ou culturelles. Les artistes venaient à la rencontre, comme François Martin, Scanreigh. Une contagion de transversalité se répandait. Ainsi lorsque l'ensemble des enseignants et étudiants qui formait le premier noyau du « groupe de recherche » décida qu'il lui fallait mettre au clair avec plusieurs auteurs de ce qu'on baptisait « structuralisme » et distribua les tâches à cet effet, comme tous se récusaient devant l'examen de Lacan (dont les *Ecrits* dataient juste de 66) PhLL et JLN, ni l'un ni l'autre plus compétents que leurs compagnons, décidèrent de tenter à deux ce qui paraissait inabordable à un seul. Ce fut leur premier livre commun, *Le titre de la lettre*, entièrement composé à deux en déchiffrant ensemble un texte de Lacan. La dernière rédaction fut distribuée entre les deux, mais le principe était trouvé pour un mode de travail qui donnerait ensuite *L'Absolu littéraire*, *Le mythe nazi*, et un certain nombre d'articles, émissions, colloques et travaux divers.

Cette coopération, qu'on pourrait dire syntaxique plutôt que parataxique comme c'est le plus souvent le cas des collaborations, fut remarquée et donna naissance à un nom composé, «Lacoue-Nancy» ou «Nancy-Lacoue» - cependant que par ailleurs se précisait et prolongeait leur compagnonnage philosophique avec Jacques Derrida et Sarah Kofman (les quatre devinrent co-directeurs de la collection « la philosophie en effet » chez Galilée, que Michel Delorme venait de fonder et qui les accueillit dès leur premier livre commun) ainsi qu'avec Jean-François Lyotard entre autres. Plus tard, à partir de 89, la collaboration devint plus institutionnelle, lorsque d'abord ils animèrent un Centre de recherches sur le politique à l'ENS (à l'invitation de Derrida) et lorsque, devenus professeurs, ils assurèrent la direction de la Faculté dans les années de nouvelle transformation que furent pour l'Université les années 90.

Mais pendant ce temps, PhLL n'avait pas manqué de poursuivre aussi pour sa part une activité littéraire et théâtrale (car le théâtre formait une de ses intérêts majeurs, la *scène* étant pour lui la forme et l'essence de l'existence vouée au paraître sans en-deçà ni au-delà). Avec Mathieu Bénézet puis avec Jean-Christophe Bailly il fonda des collections (chez Christian Bourgois) et anima des collectifs littéraires et poétiques. Avec Michel Deutsch et l'appui de Jean-Pierre Vincent qui dirigeait alors le TNS, il réalisa plusieurs mises en scène (*Antigone* de Hölderlin, *les Phéniciennes*) et plus tard en Avignon *Œdipe tyran* avec Jean-Louis Martinelli.

Cependant sa préoccupation essentielle ne cessait pas d'être tournée vers l'écriture poétique. Par-delà tous les travaux qu'on n'évoque ici que de manière elliptique (il faudrait mentionner ses livres, ses

voyages...) il revenait toujours vers ce qui faisait sa hantise : trouver en cette fin du XXe siècle le ton renouvelé de la « poésie pensante », qui était pour lui celle de Hölderlin, de Baudelaire, de T.S. Eliot et de Pasolini – pour se limiter à quelques repères majeurs. Lentement, précautionneusement, dans l'obsession, il composait de son écriture incroyablement régulière et minutieuse les parties de ce qui deviendrait *Phrase* en 2000.

Cette lenteur elle-même, qui ne lui permettrait pas d'achever plusieurs ouvrages en chantier, n'était pas accidentelle. Elle tenait à une inquiétude profonde, pour ne pas dire à une angoisse. La tâche envisagée – la poésie pensante d'un monde qu'il pouvait estimer encore plus en « détresse » que celui de Hölderlin (qui écrit comme on sait : *Pourquoi des poètes en temps de détresse ?*) – ne pouvait manquer de paraître impossible. Son exigence le tendait dans une insatisfaction toujours renouvelée – cependant qu'il éprouvait toute limitation, et les limites de l'existence en général, comme une injustice révoltante. Si la vérité métaphysique (ou religieuse) est inacceptable, la vérité du poème, quant à elle, est insupportable car elle exige l'expérience du déchirement (il faut toucher au vide, au silence, à la nuit). (Une autre forme, moins déchirante mais douloureuse aussi, de cette vérité du langage passe par l'exercice impossible de la traduction. Il s'y livra – seul ou avec JLN – sur Nietzsche, Benjamin et Hölderlin.)

Ce qui toujours avait été douleur chez lui en vint à faire blessure, puis cassure. L'ambivalence devenait celle d'une conjonction, en lui, entre ce qui ne pouvait qu'être exigence infinie et ce qui, face à elle, s'éprouvait comme défaillance. Ou bien c'était comme un secret qu'il se savait détenir sans pouvoir savoir quel il était.

Philippe n'a pas eu la vie facile, il ne l'a pas toujours rendue facile autour de lui. Mais la rencontre avec lui, sous les multiples auspices que j'ai évoquées de trop loin, les strasbourgeoises et les autres, reste tissée ou plantée dans ma vie et dans ma pensée d'une manière tellement unique qu'il me faudrait ici une catégorie hyperbolique de l'unique. Quelque chose comme l'*inimitable* qu'il voulait à tout prix imiter. Ce ne sont pas tant les travaux et les jours que je n'oublierai pas, mais comme beaucoup sans doute, c'est son regard. Il voyait clair et loin, même si parfois il se projetait des fantômes. Et ce regard sans doute avait su faire que très curieusement et très secrètement nous savions voir l'un en l'autre, sans avoir besoin de beaucoup en parler.

Pour la revue « Saisons d'Alsace »

Leçons de Ténèbres

Jean-Luc Nancy

Tu aimais les Leçons de Ténèbres,
le texte ainsi nommé dans la liturgie catholique

- car tu suivais Calvin quant à la grâce rare et à l'élection improbable,
mais tu pouvais être romain pour quelques moments de célébration et de chant rituel,
d'une prière tournée vers aucun Dieu, tournée vers le détournement et son adieu.

C'est aujourd'hui de là, de ce culte sans idole mais non sans vénération ni sans saisissement,
que je veux faire écho, répondre comme cette liturgie fait aussi répons et rechant,
te répondre encore une fois, qui ne sera pas la dernière,
comme si souvent nous nous sommes répondu et répliqué, dans le contredit et dans le contrepoint de
notre singulière partition.

Ainsi as-tu cité et récité dans le latin de la Vulgate, en *prétexte* à ton *Allégorie*, les Lamentations, ces
Threni attribués à Jérémie, le poème de la désolation et de la supplication.

Plorans ploravit in nocte

Supplication – ce qui nous reste, dis-tu, lorsque vient la nuit,
Mais la nuit vient incessamment, la ténébreuse,
Et tu reçois sa leçon.

Car c'est cela que tu voulais entendre dans *lectio* : lecture mais aussi leçon,
enseignement.

Leçon transmise dans le grec puis dans le latin pourvue des lettres hébraïques

- cette tradition t'importait, celle de l'exil,
qu'il soit à Babylone, sur toute la terre ou bien sous elle,
de l'exil à *l'exode que nous sommes*, selon tes mots –

tradition de cet alphabet qui règle ici les sonorités d'ouverture des strophes,
Aleph, Beth, Ghimel, Daleth,

parole ramassée en initiales, au bord du chant, intonation
pour la plainte qui toujours recommence

et ipsa oppressa amaritudine

l'écho de toi dans le persécuté, le cerf qui ne trouve plus de pâture.

Leçon donnée par les ténèbres, leçon d'affliction et d'amertume,
Leçon d'adversité et d'impuissance :

Infirmata est virtus mea

Combien je suis infirme et défaillant !
Comment je manque à qui m'attend, comment je me manque à moi-même,
Aux serments qui me lient et à la joie qui pourrait être proche !

Comment, *eichah*, c'est le titre premier et c'est l'exclamation :

*Comme elle est assise à l'écart, comme elle habite en solitude,
La ville remplie de peuple ! Elle est comme une veuve,
Et princesse réduite à la corvée !*

C'est ton exclamation, ton cri, ton imploration et ta véhémence : voyez, entendez le malheur, le nôtre, le vôtre, le mien. Ce malheur chaque fois mien, cet abandon, ce délaissement que je ne peux même pas partager car avec moi-même déjà rien ne s'en communique, rien n'est donné à échanger, pas un mot, sinon de douleur, et qui suspend les mots.

Ton exclamation, ton exaltation.

Parfois tu regardais d'un regard farouche, parfois inquiet, parfois désolé :
toujours on comprenait que tu cherchais à laisser voir au fond de toi l'exil,
sachant qu'il resterait inaccessible.

Persuadé – pourquoi ? – d'avoir été ou de t'être toi-même plongé dans les ténèbres.
Convaincu comme seul peut l'être le fidèle et martyr d'une foi dévastée, d'un mystère d'iniquité.

Telle était ta leçon, que quelques-uns, comme toi, ont pour office de pleurer sans cesse – fût-ce au cœur de la joie, fût-ce en pleurant de joie,

mais dans les pleurs toujours commémorant ceci
qu'il n'y a pas de consolation à l'existence, pas de réconfort au malheur d'être né,
sinon de vivre ce malheur jusqu'au bout –

et videte si est dolor sicut dolor meus

et pour toi jusqu'au bout veut dire non seulement jusqu'à la fin du temps donné,
mais jusqu'à l'extrémité en chaque temps,
en chaque instant présent,
de l'imminence insupportable du déjà passé,
dans le dépouillement et la férocité
d'une impitoyable accumulation primitive
qui entasse dans le fond sans fond
les ténèbres sur les ténèbres.

Ainsi tu te livres toi-même à ton propre suspens,

tu te fais l'obligé des ténèbres et tu exiges leur leçon,
et cette leçon même retentit pourtant dans ta voix

comme un répons à toi-même, comme la résonance de ta plainte
en son propre chant, en sa cantillation
en ce qui reste en elle de musique,
ce qui reste ou ce qui commence
et qui reste en commencement

Aleph, Beth, Ghimmel,

Une phrase modulée, un récitatif, les partitions de Couperin, de Sermisy, de Tallis ou de Charpentier,
de Stravinsky,

Ta phrase, ta phrase de silence pendant que tu écoutes

convertit me retrorsum

toi converti, retourné, renversé en toi, en ton propre commencement,
plongé dans la ténèbre d'où tu naît et où tu reviens,

plongé malgré tout résonant de ce qui te précède et qui te succède,
résonant de ce vide au sein duquel tu t'abîmes

t'exclamant doucement : comme je suis assis à l'écart,
et comme je ne cesse de pleurer dans la nuit,

entonnant malgré tout, à peine, avec peine,
mais un peu tout de même *aleph, beth...*